

glissent ou restent enfoncés dans la boue ; à la première charge le désordre devient général. Les Anglais laissent leurs arcs devenus inutiles, prennent des haches, des épées, des massues, et recommencent une affreuse boucherie (1416). Sept princes et dix mille hommes y restèrent. Prisonnier, le jeune et aimable duc d'Orléans alla, comme Charles de Blois, charmer l'Angleterre de ses chansons et de ses plaintes.

CXXII. Henri lui-même ne peut s'expliquer sa victoire que comme le châtement du schisme d'Avignon et des vices scandaleux de la cour de France. Encouragé par ce succès et revenu tout à fait au beau temps du roi Édouard, il ressuscite les prétentions de son aïeul, et prend le titre de roi de France. Toutefois, conduisant ses projets avec une prudence rare, il veut commencer par être vrai duc de Normandie, s'empare de Caen et vient assiéger Rouen. Les Rouennais font une défense énergique, digne de Calais et d'Harfleur ; ils renvoient les bouches inutiles, mangent chevaux, chiens, chats, et repoussent tous les assauts. Abandonnés de la France, il fallut subir la loi d'un conquérant irrité, payer trois cent mille écus d'or et se contenter de la vie sauve, cinq hommes exceptés.

CXXIII. Cependant, campé à Lagny, l'allié des Anglais, Jean Sans-Peur, était avec son armée aux portes de Paris, n'osant y rentrer, mais y nouant de nombreuses trames et coupant les vivres sur la Marne, comme les Anglais sur la Seine inférieure. Ses amis du parlement, de la grande boucherie et de l'université, s'agitaient dans l'ombre et complotaient sans relâche. Tous les princes étant morts ou prisonniers et le Dauphin trop jeune, le comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans, était seul capable de commander. A peine avait-il, pour contenir la capitale en fermentation, six mille Gascons, unique débris de Crécy. Il essaya d'abord d'intimider les rebelles, de purger le parlement et l'université, d'ôter les chaînes des rues, d'abolir l'hérédité des étaux, et de remplacer la grande boucherie par quatre petites aux quatre coins de la ville. Mais qui veut être impunément violent doit avant tout

être fort. A Amiens, à Auxerre, à Tours, la populace se soulève et se déclare pour les Bourguignons. A Paris même, la faim se fait sentir et ébranle les courages. Quelques mauvais sujets trahissent, et ouvrent la porte Saint-Honoré à huit cents Bourguignons, qui s'emparent du roi et de la ville.

CXXIV. Un brave, Tanneguy-Duchâtel, était parvenu à mettre le Dauphin en sûreté à la Bastille. En vain il tente de se faire jour pour sauver le roi : Charles VI était déjà transféré et gardé au Louvre ; les fenêtres des rues et du château étaient garnies de cabochiens armés. Il fallut leur laisser leur prisonnier. D'Armagnac, qui s'était caché, fut découvert, mis en pièces, et resta sans sépulture, exposé aux risées des enfants, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre forçât de le jeter. Ses amis furent tués sans pitié ; le nom seul d'Armagnac devint pour les passants un arrêt fatal. « Mort aux Armagnacs ! » tel était le nouveau cri des Bourguignons. Les bouchers triomphent ; la populace s'enivre du sang ; de perfides bruits de trahison l'irritent encore davantage ; le tocsin sonne presque chaque nuit. Enfin, le 12 juin, cette cruauté fiévreuse est à son comble ; les prisons sont forcées, et au Palais, à Saint-Éloi, au Châtelet, à Saint-Martin, seize cents malheureux sont passés par les armes ; les écorcheurs n'épargnent même pas les prisonniers pour dettes. Après de longs outrages, les corps furent jetés à la hâte dans une fosse commune. Une épidémie vengeresse en sortit, et emporta en quelques jours cinquante mille personnes ; les bourreaux succombèrent les premiers, maudissant Dieu, refusant les sacrements et se disant damnés.

CXXV. Pendant que, captif, Charles VI voyait sa capitale aux mains d'une populace féroce, sa femme Isabeau, l'héroïne des fêtes de sa jeunesse, l'avait lâchement quitté, et se préparait à revenir en triomphe à Paris avec le duc de Bourgogne : rentrée bien différente de la première. Au lieu de fontaines de vin, c'était le sang qui coulait à ses pieds ; un traître chevauchait à côté d'elle, à la honte des cœurs honnêtes ; les brigands et les amis des Anglais applaudissaient seuls cette reine

adultère et son coupable chevalier. Pour fêter leur bienvenue, trois cents prisonniers qui restaient en vie furent égorgés, et les Anglais annoncèrent qu'ils étaient maîtres de Rouen.

CXXVI. N'ayant rien su faire pour sauver la France, Jean Sans-Peur, comme jadis Charles le Mauvais, ne prétendait pas moins en devenir le roi. Il avait encore l'impudence de se dire le défenseur de ses vieilles libertés et d'invoquer pour lui ce mot de l'Écriture, cité naguère comme une menace par Gerson, que l'injustice fait passer la royauté d'une famille à une autre. Longtemps, pour parvenir au trône, il avait compté sur les Anglais ; mais ces étrangers méprisaient trop le traître pour le servir, et s'ils avaient encouragé son crime, ce n'était que pour en profiter. Maîtres de Rouen, ils ne parlaient que de conquérir Paris, et d'en chasser Français et Bourguignons. Irrité, rebuté, Jean Sans-Peur songea enfin, il le fallait bien, à ce parti français qu'il avait opprimé, vendu, trahi, et offrit de se soumettre au Dauphin, retiré à Troyes avec quelques rares amis.

CXXVII. L'offre d'un si perfide ennemi était-elle sincère ? Il était permis d'en douter. Mais, quoi qu'il fit, pour l'avenir il était flétri par sa trahison et par les malheurs sans nombre qu'il venait d'attirer sur la France. Méprisé des Anglais et des Français, il n'était plus à craindre. Le Dauphin écouta d'autres conseils. Avides de vengeance, les amis du duc d'Orléans lui représentèrent que l'occasion était bonne pour se défaire d'un homme dangereux, contre qui tout était permis. Jean, attiré au pont de Montereau, y fut assassiné. C'était, par une faute ordinaire à la peur, relever un parti perdu (1419). Avant la mort du Bourguignon, tout le monde était las de lui ; après, chacun le plaignit, et son fils, bien que n'aimant pas les Anglais, jura de le venger. Un de ses neveux donna le signal de la défection, livra aux étrangers Paris affamé, et reconnut Henri V pour son roi.

CXXVIII. Bientôt le Dauphin ne se trouva plus en sûreté à Troyes. Il fallut fuir plus loin et se mettre derrière la Loire. Pendant qu'il partait presque seul pour cet exil, sa

dure mère Isabeau, geôlière de Charles VI, recevait les Anglais, traitait avec eux, désavouait honteusement la naissance de son fils, et donnait à Henri V la main de sa fille et l'héritage de la couronne (1420). Henri V vient s'installer au Louvre ; l'université couronne ses exploits en fêtant le nouveau roi ; assez brave pour donner le coup de pied de l'âne, le parlement assigne à comparaître le prétendu dauphin Charles, et le condamne par défaut à la perte du trône et au bannissement perpétuel.

CXXIX. Sur ces entrefaites mourut le pauvre Charles VI, dont la folie avait sans doute prolongé les jours au milieu de telles catastrophes (1422). Il laissait son trône à l'Anglais Henri V, tandis que son fils Charles VII, sans soldats, sans argent, sans États, était appelé par dérision le roi de Bourges. Ainsi se réalisait par des mains perfides ou étrangères cette déchéance, jadis le privilège des papes et la terreur des mauvais rois, dont la seule pensée exaspérait Philippe le Bel et Charles le Sage. L'un avait voulu asservir le saint-siège, l'autre se faire un pape à lui ; tous deux, ôtant aux cardinaux la liberté de leur choix, avaient soumis l'autorité spirituelle élective à leur propre pouvoir, et, logiques dans leur despotisme, ils avaient attaqué en même temps les libertés civiles et les institutions sociales modelées sur celles de l'Église. De là, l'anarchie et la guerre civile entre les princes, les seigneurs, les bourgeois, les paysans ; une royauté justement punie par la démence et par le mépris ; un pays en ruine deux fois livré aux Anglais.

CXXX. Complice de ses orgueilleux souverains, la France expiait la politique, tantôt hypocrite et impie, tantôt folle et voluptueuse, qu'elle avait toujours applaudie. Au lieu de la corriger, ses désastres ne lui avaient jusqu'alors inspiré qu'un système de réforme aussi dangereux en religion qu'en politique. Devenue la proie de l'étranger, elle avait voulu se sauver elle-même et remplacer les rois par les états généraux ou par l'université, essai malheureux qui avait achevé de tout paralyser. Car la liberté ne s'improvise

pas; récompense de la vertu des peuples, elle baisse fatalement avec eux, et leurs révoltes ne font d'ordinaire que rendre plus dur le despotisme qui les châtie.

CXXXI. Même effort dans l'ordre religieux pour annuler le pape par le concile et pour substituer l'autorité des fidèles à celle du saint-siège. Heureusement l'Église échappa à ces fatales expériences. Le siège d'Avignon s'écroula avec le trône de Charles VI, et Benoît XIII se sauva en Espagne, accablant l'univers de ses vaines excommunications. Le pape de Rome abdiqua généreusement; le troisième mourut, et malgré les Français qui, Gerson en tête, prétendaient prolonger l'interrègne sous prétexte de réformer d'abord l'Église et ses abus, le concile de Constance se hâta d'élire l'Italien Martin V. Le jour de son couronnement, l'Empereur lui-même conduisit son cheval blanc par la bride, et bientôt Rome reçut avec transports celui qui venait enfin fermer les plaies d'un long schisme. La France seule hésita à reconnaître le nouveau et unique pontife; car c'était s'avouer coupable et condamner un siècle de son histoire. Elle préféra rester indépendante et donner ses évêchés aux Anglais ou à leurs amis. Pour l'épurer, la réveiller de ses hontes et de ses illusions et la rallier autour de son roi, il fallut que son épreuve fût encore plus longue et plus douloureuse.

CXXXII. Les provinces étaient dépeuplées. Vexés par les gens de guerre, les laboureurs quittaient partout la charrue. Paris, plus coupable, souffrait encore plus cruellement; vingt-quatre mille maisons étaient sans habitants. Après la contagion venait la famine; et, tandis que le jour une multitude furieuse s'étouffait aux portes des boulangers, la nuit les loups entraient dans la ville à demi déserte, et dévoraient les passants attardés. Les consolations mêmes de la famille et de la religion manquaient à ces calamités. Malgré les efforts de Gerson, l'infâme *Roman de la Rose* obtenait une vogue croissante. Par cette morale cynique, dont Isabeau de Bavière était sur le trône le modèle abominable, la femme cessait d'être la plus pure gloire de l'homme dans son bonheur et sa compagne

fidèle aux jours mauvais. Abdiqant les hommages, le respect, le culte des chevaliers, elle n'était plus que l'instrument volage de misérables jouissances. Les Mystères de la foi, que de pieuses confréries s'étaient plu jadis à représenter au peuple, étaient exploités par d'impudents et obscènes comédiens; l'impureté des sculpteurs s'étalait sur le portail sacré des cathédrales ou jusque dans les stalles du chœur; enfin, pénétrant dans le sanctuaire, la fête des Fous y amenait à sa suite le tumulte et l'orgie, pendant qu'au cimetière des Innocents se jouait sur les tombes profanées la sauvage Danse des morts. Jamais n'avait été poussé si loin le désespérant mépris des choses divines et humaines.

CXXXIII. En cette triste extrémité, un dominicain espagnol, saint Vincent Ferrier, dédaignant la mitre et la pourpre, que lui avait offertes Benoît XIII, et secouant de ses pieds la poussière honteuse de la cour d'Avignon, s'était mis à parcourir le Languedoc, la Provence et le Dauphiné, menaçant les peuples de la fin du monde et du jugement dernier. La foule suivait ses pas avec un enthousiasme depuis longtemps inconnu, l'entourait en plein air, et écoutait toute tremblante le messager de la colère céleste. Les impurs Albigeois, les Vaudois, brigands farouches, les juifs même, vrai type d'obstination, se convertissaient à sa voix. Infatigable, il allait chercher jusqu'au fond des montagnes les hérétiques grossiers et ignorants qui depuis des siècles n'avaient plus entendu la parole de Dieu. Bientôt sa réputation devint immense: le calife de Grenade voulut le voir et l'entendre; l'Espagne, l'Italie, les bords du Rhin, le reçurent avec bonheur. Puis il revint en France comme en sa terre de prédilection, et après avoir prêché à Tours, à Angers, à Nantes, il mourut d'épuisement et de fatigues à Vannes, qui a gardé son corps.

CXXXIV. Pendant que ces chaleureux avertissements réveillaient les cœurs engourdis, le malheur donnait aussi à ses victimes de salutaires leçons. En même temps qu'elle célébrait le couronnement d'Henri V, l'uni-

versité avait proscrit l'illustre Gerson, trop honnête pour voir sa patrie aux mains des Anglais, et au sortir du concile de Constance l'illustre chancelier avait pris la route de l'exil. Ainsi le récompensaient les hommes, instruments sans le savoir d'un maître moins rigoureux. Retiré en Bavière et plus tard à Lyon, il rencontra des religieuses et des moines, héri-

tiers de sainte Catherine de Sienne et du frère Jacques de Todi, qui, sans autre lumière que Dieu, trahis par les pasteurs des âmes, trouvaient dans la vertu et dans la contemplation un adoucissement à tant de misères. Instruit par eux et par la solitude, il finit dans la vie contemplative unie aux œuvres de charité, écrivant des traités mystiques, élevant de pauvres petits garçons. Soit qu'il ait copié ou remanié l'œuvre d'un inconnu, soit qu'il ait lui-même résumé les pensées du cloître, sa plume traça *l'Imitation de Jésus-Christ* ou livre de la Consolation intérieure, guide immortel des âmes abandonnées qui cherchent tout en Dieu. La tentative n'était pas nouvelle: c'était celle de tous les grands saints du moyen âge, non plus avec le naïf enthousiasme d'un siècle de foi, mais avec la douce et ferme résignation d'un temps de douleur.

CXXXV. Pendant que ce grand homme reposait sa vieillesse chez les célestins de Lyon, les ordres mendiants, fidèles à leur mission d'amour et de liberté, travaillaient dans l'ombre à guérir la France. L'œuvre du dominicain Vincent Ferrier s'achevait avec moins

d'éclat par une pauvre franciscaine. Fille d'un charpentier de Corbie, sœur Colette prit de bonne heure le voile des clarisses, rétablit dans son ancienne rigueur la règle adoucie par le temps, fonda ou réforma près de quatre cents couvents à Paris, à Noyon, à Beauvais, en Lorraine, en Savoie, et surtout dans les vastes États du duc de Bourgogne. A sa voix

un des plus fiers seigneurs du temps, Jacques de Bourbon, roi de Naples, à grand-peine échappé des prisons de sa femme, se fit cordelier du tiers ordre à Besançon. Les cloîtres abandonnés se repeuplèrent, et, à l'exemple des moines, les hommes revinrent en foule aux paisibles travaux des champs.

CXXXVI. Tandis que Paris se prostituait aux Anglais, que l'indolent Charles VII simulait encore à Bourges des fêtes et un reste de cour, au fond des campagnes plus d'une bonne âme pleurait amèrement les hontes et les misères de sa patrie. Les femmes ne se bornaient pas à bâtir des couvents. Aux con-

fins de la Champagne et de la Lorraine, à Domremy près Vaucouleurs, une pauvre petite paysanne, Jeanne d'Arc, aimait la France et priait le bon Dieu de la sauver. C'était une douce et simple jeune fille, ne sachant ni lire ni écrire, jouant peu et pourtant aimée de ses compagnes, ne quittant sa mère que pour l'église ou pour les pauvres malades, sans autre science qu'un grand cœur. Ce fut à cette humble vierge que le patron des guerriers, l'archange saint Michel, s'adressa pour sauver la France. D'abord il lui dit d'être bonne



Visions de Jeanne d'Arc. (P. 171.)

et sage, premier pas vers les grandes choses ; puis il raconta la pitié qui était au royaume de France : « Jeanne, lui dit-il, va au secours du roi, et tu lui rendras sa couronne. — Messire, répondit Jeanne toute tremblante, pauvre fille, je ne saurais chevaucher, ni conduire des hommes d'armes. » Mais l'archange lui promit l'aide de sainte Catherine et de sainte Marguerite, qui jadis avaient su vaincre la rage des bourreaux. En effet, les saintes martyres lui apparurent entourées d'anges et de lumière, et par leur douce voix encouragèrent ce cœur timide. Si durant cinq ans elle lutta contre cette vocation céleste, elle s'en rendit de plus en plus digne.

CXXXVII. Enfin il fallait obéir, dire adieu au toit paternel, à sa mère, à ses sœurs, à ses amies, à l'église de son village qu'elle n'avait jamais perdue de vue, aux petits oiseaux qui venaient manger dans sa main, et aller trouver le capitaine de Vaucouleurs qui la mènerait au Dauphin. Sa mère pleurerait désespérée; son père disait qu'il aimerait mieux la noyer; et un jeune homme qui l'aimait la traduisit en justice, espérant l'intimider et l'épouser de force. Obstacles inutiles! Dieu lui demandait son cœur, sa virginité et sa vie; elle triompha de tout, et partit pour Vaucouleurs, à dix-huit ans, en grosse jupe rouge de paysanne. Elle se fit mener chez le capitaine, et lui dit avec fermeté qu'elle venait de la part du Seigneur; que le royaume n'appartenait à nul autre qu'à Dieu, mais qu'il le donnerait en dépôt au Dauphin, et lui enverrait du secours contre ses ennemis; qu'elle, Jeanne, le mènerait sacrer à Reims. Le capitaine, qui avait pensé se divertir de cette petite folle et la renvoyer ensuite à son père bel et bien souffletée, au premier mot sorti de sa bouche resta comme pétrifié de cette voix pénétrante. Il y avait là quelque chose de surnaturel; sa seule crainte était que le diable n'y fût pour quelque chose. Rassuré par son curé, qui examina la pauvre fille, il envoya demander à Charles VII s'il la voulait recevoir; mais elle n'avait pas le temps d'attendre ces formalités. « Quand je devrais, disait-elle, user

« mes jambes jusqu'aux genoux, je dois être « auprès du Dauphin avant la mi-carême. « C'est Dieu qui le veut; car, certes, j'aurais « mieux aimé rester à filer auprès de ma « mère. » Quelques bonnes gens de Vaucouleurs, plus faciles à toucher que le capitaine, se cotisèrent pour lui acheter un mauvais cheval, et deux gentilshommes jurèrent de la conduire à la cour. Elle quitta ses habits de femme, prit un justaucorps et une épée. Avant de partir, elle fit encore écrire à ses parents pour obtenir leur pardon; puis elle se mit en route par les rigueurs de février, et traversa la moitié de la France tout infestée de brigands et d'ennemis, voyageant paisiblement avec sa petite troupe de cinq ou six compagnons, se confiant en la protection de Dieu et s'arrêtant dans toutes les villes pour entendre la messe.

CXXXVIII. Enfin elle arriva à Poitiers, et, après l'avoir fait attendre deux jours, Charles VII la reçut le soir, à la lueur de cinquante torches, au milieu de trois cents chevaliers. Une autre eût tremblé; Jeanne était habituée aux splendeurs de la cour céleste. La petite bergerette alla droit au prince, qu'elle n'avait jamais vu, et, bien qu'il soutint n'être pas le roi, elle lui embrassa les genoux : « Gentil Dauphin, lui dit-elle, j'ai « nom Jeanne la Pucelle; par moi le Roi des « cieux, qui est roi de France, vous mande « que vous serez son lieutenant, et que vous « serez sacré et couronné en la ville de « Reims. » Charles était dans la stupeur, mais inquiet comme le capitaine de Vaucouleurs. Il consulta des évêques, des savants, des docteurs de l'université de Poitiers, et Jeanne subit les interrogatoires d'une accusée. Il fallut raconter ses visions; un professeur curieux lui demanda quelle langue parlaient les voix du ciel : « Meilleure que la vôtre, lui répartit la bergère. — Si c'est Dieu qui t'envoie, il faut, pour te croire, que tu nous montres un signe. — Je ne suis pas venue pour faire des miracles; mon signe sera de faire lever le siège d'Orléans. Qu'on me donne des soldats, peu ou beaucoup, et j'irai. » — « Jeanne, lui dit un autre, si c'est Dieu qui veut délivrer la France, il n'a pas

besoin de soldats. — Ah! mon Dieu! répondit-elle, les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire. »

CXXXIX. Quel péril y avait-il à la laisser combattre et mourir? Le Dauphin lui donna un beau cheval noir, un écuyer d'âge mûr et quelques valets. Toute vêtue de blanc, elle avait à la ceinture une petite hache, vieille arme des Francs, et une épée miraculeusement trouvée dans une église dédiée à sainte Catherine. Sa main tenait un étendard blanc, avec l'image du Sauveur, deux anges portant des fleurs de lis et ces mots : JÉSUS, MARIE. En la voyant monter à cheval, quiconque avait du cœur le sentit frémir, et plus d'un chevalier, oubliant les jouissances de la cour, partit avec elle. Elle fit promettre à ces ribauds de renoncer aux plaisirs, aux blasphèmes, de ne jurer que par leur bâton, et leur fit recevoir l'absolution. Puis avec eux elle traversa l'armée anglaise et se jeta dans Orléans.

CXL. Depuis plus de six mois durait le siège de cette ville, dont le premier duc était mort assassiné, et dont le second était prisonnier en Angleterre. Maîtres de la France jusqu'à la Loire, les Anglais avaient investi la place avec leur ténacité ordinaire. Comme à Calais, ils avaient non campé, mais bâti autour des assiégés, et l'enceinte étant trop grande pour l'entourer tout entière, ils s'étaient mis à construire sur les deux rives de la Loire des bastilles ou forts détachés. Il y en eut d'abord trois, puis six, puis douze, qui, se resserrant de plus en plus, devaient finir par étouffer la ville. Dans les premiers mois, les bourgeois résistèrent joyeusement. Suivant l'usage du temps, ils ne cédèrent à personne l'honneur de défendre leurs remparts, et c'est à peine si, vu ce grand péril, ils consentirent à recevoir de Charles VII un secours de quatre mille hommes. Ils brûlèrent eux-mêmes leurs faubourgs, en rasèrent les couvents et les églises, où l'ennemi aurait pu se loger, fondirent des canons, et ripostèrent vigoureusement à l'artillerie ennemie. A la fin, leurs pointeurs visaient si bien, qu'un boulet emporta la tête du général anglais. Au milieu de l'hiver, les vivres commencèrent à

manquer; les assiégés jeûnaient, tandis que de zélés Parisiens amenaient aux Anglais des convois de vivres et des harengs pour le carême. Vainement Tours, Angers, Bourges, Poitiers, la Rochelle, se montraient plus français et trouvaient moyen de faire passer dans la ville de l'argent et de la poudre. C'était le pain qui faisait défaut. Moins braves contre la faim que contre l'ennemi, les grands seigneurs avaient furtivement quitté la place, renoncé à cette guerre de privations et rejoint Charles VII. Le désespoir était si grand à la cour, qu'il était maintenant question de s'aller réfugier derrière les montagnes d'Auvergne, au fond du Dauphiné.

CXLI. Jeanne ramena avec elle dans Orléans des hommes et des vivres. Annoncée depuis plusieurs jours, elle fut reçue comme un envoyé du ciel. Avant d'engager le combat, elle ordonna des prières publiques, des processions à la barbe des Anglais. Son héraut les somma de se retirer, ou, s'ils en avaient le cœur, de venir avec les Français reconquérir le saint sépulcre. Mais ils se moquèrent du message, et menacèrent le héraut de le brûler à la place de sa maîtresse. Il ne restait qu'à se battre, et Jeanne en attendait impatientement l'occasion. Un matin qu'elle reposait encore, elle s'éveilla en sursaut, s'écriant : « Ah! mon Dieu! pourquoi ne m'a-t-on pas « éveillé? le sang de nos gens coule! » En un moment elle fut armée, à cheval, et partit au galop. Sur sa route, elle rencontra des blessés; à la vue du sang français, ses cheveux se dressèrent. Un peu plus loin c'étaient des fuyards qui revenaient en désordre. Elle les rallia, se met à leur tête, suit les Anglais jusque dans leurs retranchements, et plante son étendard sur une première bastille. Les Anglais, pétrifiés, sont massacrés ou prisonniers. Victorieuse sans avoir tiré l'épée ni versé du sang ennemi, Jeanne pleura sur tant d'hommes morts sans confession, et sauva la vie des captifs.

CXLII. Peu importait de poursuivre ces succès au nord de la place; c'était du midi que les vivres pouvaient venir, et les Anglais, couverts par la Loire, y occupaient deux fortes bastilles. Un pont de bateaux est jeté